

leur galop allongé. Vers cinq heures ils arrivaient à la lisière de la forêt où Colas les mit au pas, afin de les laisser soufler avant de les dételier. Médor avait été envoyé en avant pour battre la route. Colas ayant trouvé un endroit convenable pour camper fit dételier les chiens.

—Bibi, dit-il, nous allons camper ici ; je crois qu'il est prudent de ne pas faire de feu et aussi il ne faudra parler qu'à voix basse. Nous pouvons faire un abri avec des branches de sapins, mais pas de hache pour les couper ; nos couteaux suffiront, afin de faire le moins de bruit possible. Nous en mettrons aussi sous nous pour coucher. Penses-tu avoir assez de ton capot et de ta couverture sans avoir froid ?

—Oh ! oui, mon bourgeois. D'ailleurs nous ferons coucher les chiens avec nous, ils nous réchaufferont.

—C'est bien. Tu as dans ta poche du biscuit et du lard froid, nous prendrons une bouchée avant de nous coucher. Comme les chiens n'ont besoin de manger qu'une fois par jour, ils attendront jusqu'à demain. Aie bien soin des provisions ; ton Médor, qui sait voler une promenade en traine, pourrait bien trouver le sac aux vivres.

—Pour ça, n'ayez crainte. Mais pendant que nous mangerons, nous leur donnerons bien à ces pauvres bêtes un petit morceau de biscuit et de couenne de lard ? rien que pour tromper leur appétit, et les amuser.

—Ça va sans dire.

L'abri fut bientôt préparé : cinq à six brassées de petites branches de sapin jetées sur la neige, sous la campe, formaient un assez bon lit. Après avoir mangé, Colas et Bibi s'étendirent sur les branches, enveloppés de leur couverture, ayant préalablement fait coucher près d'eux les chiens qui ne demandaient pas mieux. Au bout de quelque instants, Colas dormait d'un profond sommeil. Il n'en était pas de même de Bibi, qui, inquiet des précautions que prenait son bourgeois, et encore peu accoutumé à la vie des bois, pensait aux loups et aux Iroquois. Il fut assez longtemps sans pouvoir fermer l'œil, mais voyant la tranquillité de son bourgeois, qui ronflait comme un bienheureux, et surtout l'immobilité des chiens, il finit par s'endormir. Son sommeil n'était pas tranquille ; il rêvait à des casse-tête, qui tournoyaient autour de lui sans personne pour les tenir, et à des couteaux qui planaient dans les airs. Il se tourna deux ou trois fois durant son sommeil, ce qui réveilla Colas qui, croyant que Bibi pouvait avoir froid, prit sa couverture et l'étendit sur lui au moment où ce dernier se réveillait lui-même. D'abord Bibi n'osa faire un mouvement, étant encore un peu sous l'impression de son rêve. Il fut plus d'une minute avant de pouvoir constater que c'était son bourgeois qui l'enveloppait de sa propre couverture. Cet acte de sollicitude et d'abnégation du maître pour le serviteur le toucha vivement, et il ressentit un sentiment d'affection et de profond dévouement pour son bourgeois. Il eut honte aussi d'avoir laissé son bourgeois se priver de sa couverture pour l'en recourir. Colas s'était recouché et dormait déjà avant que Bibi eût pu réaliser complètement toute la situation.

Il s'aperçut alors pour la première fois, que Médor, qui s'était étendu à ses pieds, n'était plus là. Il étendit un bras et constata qu'aucun des chiens n'était resté à sa place. Il appela doucement, mais aucun des chiens ne répondit à son appel. L'obscurité était profonde sous la campe. Bibi n'était pas peureux et pourtant, malgré lui, il ne put s'empêcher de ressentir une grande inquiétude. Il eut l'idée de réveiller son bourgeois, mais il dormait si bien, et il connaissait son extrême prudence, dont Jean lui avait souvent parlé, ainsi que son courage à toute épreuve. Il ne dormirait pas, se dit-il, s'il y avait le moindre danger. Bibi se mit à écouter et crut entendre un bruit vague, qu'il ne pouvait définir, en dehors de la campe. Ce n'était pas le grondement des chiens ; et pourtant, pourquoi Médor ne venait-il pas l'avertir du danger, s'il y avait quelque ennemi à craindre au dehors ? Il s'assura que son couteau était bien à sa ceinture, puis prenant ce qu'il appelait sa canne qu'il mettait toujours à côté de lui en se couchant, il se coula doucement jusqu'au dehors de l'abri, puis il écouta avant de se relever. La nuit était belle, les étoiles brillaient au firmament. Il regarda longuement dans toutes les directions. Il ne vit rien. Le même bruit étrange, indéfinissable, se faisait toujours entendre, et il ne put en reconnaître la nature. Alors il eut envie de se lever et de marcher vers l'endroit d'où venait le bruit, mais une réflexion l'arrêta ; s'il allait commettre une imprudence, lui qui ne connaissait pas toutes les ruses des sauvages dans les bois, sur le sentier de la guerre ? Peut-être n'avaient-ils pas découvert la campe si bien dissimulée et il pourrait par un coup de maladresse faire tout découvrir. Et les chiens, où étaient-ils donc ? Enfin il crut que ce qu'il y avait de mieux à faire était d'éveiller Calas.

—Chut ! chut ! mon bourgeois, dit-il en l'éveillant. Il y a du bruit dans la forêt que je ne comprends pas. Tous les chiens sont partis depuis longtemps et ne reviennent pas.

Colas en un instant fut debout, s'assura que son couteau était à sa ceinture, puis saisissant son fusil, il souleva doucement une branche, et il écouta. Au bout d'une instant, il se mit à rire de bon cœur, de ce rire en dedans, sans éclat et sans bruit, comme il convient dans la forêt où à chaque instant, quand on est sur le sentier de la guerre, on peut se trouver près d'un ennemi sans le savoir.

—Quoi, Bibi, tu ne reconnais pas ce bruit ? ce sont les chiens qui sont à manger quelqu'un animal mort, qu'ils ont senti. Ecoute, et tu vas comprendre.

—En effet, oui, maintenant je distingue. C'est bien ça.

—Siffle Médor, il va nous mener au festin.

En effet, Médor arriva bientôt, en frétilant de la queue. Ils suivirent Médor qui les conduisit juste à l'endroit où les chiens se régalaient d'un chevreuil.

Colas tira son briquet et, après avoir allumé une écorce de bouleau, examina le cadavre du chevreuil.

—Il n'y a pas plus de quatre à cinq heures qu'il